

REVIEW

Eric Fournier, *La « belle Juive » d'Ivanhoé à la Shoah*, Champ Vallon, Paris 2012.

L'étude de la figure de la « belle Juive » que présente Eric Fournier se base sur une lecture au long cours de la littérature française et de l'histoire des femmes juives célèbres. Elle s'appuie sur les archives de la Préfecture de Police de Paris consacrées à la prostitution, et vise un double objectif. D'une part, l'auteur sonde les conditions de la naissance et des mutations de cette figure pour éclairer les regards portés sur la judéité, du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale. D'autre part, il en analyse l'impact dans la sphère sociale. L'une des questions soulevées par l'auteur porte sur la performativité de cet archétype littéraire, l'un des avatars de la figure de l'Autre dans la littérature française. Relève-t-il d'un processus effectif ou bien plutôt d'un phénomène fantasmatique ? La question est légitime. La « belle Juive » incarne l'une des facettes du destin des Juifs et traduit les espérances et les craintes que suscite leur intégration dans la société française. Mais peut-elle inspirer des femmes juives ou supposées telles ? Pour y répondre, Eric Fournier inscrit sa démarche tout à la fois dans des études de genre, dans l'histoire des Juifs de France, dans l'histoire de l'antisémitisme et procède de façon à la fois chronologique et thématique.

La première partie (« Cristallisation ») porte sur les récurrences de la « belle Juive », image née de l'invention d'hommes principalement non juifs (11). L'archéologie du thème nous renvoie au IX^e siècle, lorsque les Juives apparaissent pour la première fois dans le théâtre chrétien comme des victimes pathétiques, pleurant sur le sort du Christ. Elles contrastent toujours avec la figure de l'homme juif sur qui se concentrent les stéréotypes négatifs. Cette différenciation traduit l'ambiguïté du regard chrétien porté sur le judaïsme, la Juive étant supposée « plus accessible à la conversion » (16). La représentation de la Juive reste, en France, longtemps cantonnée aux canons testamentaires, alors même que la littérature européenne offre dès le XVI^e deux figures de Juives contemporaines, Abigaïl dans *Le Juif de Malte* de Marlow et Jessica dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare. Ce dernier contribue à façonner l'archétype de la « belle Juive » : attirante, campée aux côtés d'un père âgé et avare, vivant enfin un amour impossible avec un chrétien. Plus tard, les Lumières, dans une perspective anticléricale, démystifient l'Ancien Testament et cet esprit libertin, « philosophe », transfigure les Esther, les Judith, les Sara ou les Salomé. Le marbre se fait chair et les statues deviennent femmes, d'autant plus inquiétantes qu'elles sont charnelles, humanisées. La formule¹ « belle Juive » entre en scène à la fin du XVIII^e siècle, nourrie de ce double héritage chrétien et sensuel. La traduction française d'*Ivanhoé* de Walter Scott (1820) constitue le catalyseur du déploiement de ce motif dans lequel plusieurs éléments constitutifs s'imposent dans une relation triangulaire : la Juive à la beauté orientale, son père âgé et jaloux, enfin l'amant chrétien. Cette relation est traversée d'un enjeu central : l'éventuelle conversion de la femme.

¹ Le terme formule désigne « un ensemble de formulations qui, du fait de leur emploi à un moment donné et dans un espace public donné, cristallisent des enjeux politiques et sociaux que ces expressions contribuent dans le même temps à construire » (A. Krieg-Planque, *La notion de formule en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presse universitaire de Franche-Comté, 2009, p. 7).

La prise d'Alger la blanche en 1830 précipite une nouvelle phase et la figure de la Juive intègre pleinement l'imaginaire orientaliste. Elle participera dès lors de l'actualité politique et sociale en la reflétant en retour.

Ce faisant, elle traduit le rapport ambivalent de la société française à sa minorité juive, symbolisant les postulats politiques qui accompagnent son intégration en plein essor. En témoigne *La Juive*, opéra d'Eugène Scribe et de Jacques Fromenthal Halévy (1835), pensé comme une réplique philosémite au *Shylock* d'Alfred de Vigny. Une vingtaine d'œuvres mettant en scène la « belle Juive » paraît entre 1835–1855. Parmi elles, les romans d'Honoré de Balzac portent la figure de la courtisane juive² à son paroxysme. Le talent de Balzac et son attention à inscrire ces femmes dans un contexte social minutieusement décrit dans ses tensions, ses désirs, ses jeux de pouvoir sont tels qu'ils créent littéralement une illusion de réalité.

Les années qui suivent marquent une pause dans la prolifération du motif dans sa version romantique, telle que portée par Honoré de Balzac ou Walter Scott, mais voient émerger et dominer sa variante vénale. Cette évolution est à rapprocher de l'émergence d'une « bourgeoisie juive », qui provoque à la fois fascination et répulsion, un double mouvement qui se combine dans la sphère de la domination fantasmée à une forte dimension sexuée. On le retrouve notamment chez Maupassant au travers de deux portraits de prostituées juives dans *La Maison Tellier* et *Mademoiselle Fifi*.

La deuxième partie (« L'épreuve du réel ») confronte l'archétype à la réalité sociale. C'est d'ailleurs dans l'analyse de la visibilité des femmes juives dans l'espace public que se situe le véritable apport de l'ouvrage. L'auteur dresse un large panorama de la présence des Juifs dans la société française, présence mise en lumière par les enjeux de l'émancipation en cours. Ni le monde des salons, ni celui des arts, ni le milieu de la prostitution n'échappent à son étude. Il en ressort une vision discordante entre l'archétype littéraire et la réalité des femmes juives. Si quelques femmes illustres, comme le modèle parisien Joséphine Marix, très prisée par les peintres de l'époque, ou les actrices Elisa Rachel Félix et Sarah Bernhardt, peuvent inspirer et nourrir la figure littéraire, on constate que ni le milieu des courtisanes ni celui de la prostitution ne sont représentatifs des « belles Juives », supposées érotiques et objets de fantasmes. Eric Fournier nous livre à ce propos une analyse bienvenue en s'appuyant sur les thèses de Shlomo Sand sur le métissage en bassin méditerranéen et l'inexistence d'un « peuple juif »³ ainsi que sur celle d'Arthur Koestler, laquelle discrédite l'hypothèse d'un « type juif »⁴. L'auteur affirme assez justement que « les hommes du XIX^e siècle ne peuvent [...] pas observer ce qui n'existe pas vraiment, ce qui ne signifie pas cependant qu'il n'existe pas des femmes juives semblables aux 'belles Juives' imaginées » (115). De plus, ajoute-t-il, malgré une forte visibilité littéraire, les Juives ne constituent qu'une minorité de l'ensemble des courtisanes et des prostituées de la capitale. Il débusque même des « fausses Juives », femmes dont le pseudonyme juif pourrait être avantageux sur le marché de la prostitution. Mais si quelques surnoms font appel à l'imaginaire oriental, aucun ne se réfère explicitement à la « belle Juive » (137), qui reste cantonnée à la sphère du fantasme et de la création artistique.

² Eric Fournier en recense cinq, oubliant, hélas, ces figures éminentes que sont la Marana et sa fille, Juana-Pepita-Maria, ainsi que d'autres personnages féminins juifs que sont Judith Genestas et Noémie Magus.

³ S. Sand, *Comment le peuple juif fut inventé. De la Bible au sionisme*, Paris, Fayard, 2008.

⁴ A. Koestler, *La Treizième Tribu*, Paris, Tallendier, coll. « Texto », (1976) 2008.

La mise en rapport de l'évolution de la figure littéraire et de l'idéologie antisémite fait l'objet du troisième chapitre (« Fin de siècle, fin de rêve »). En effet, la fin du XIX^e siècle poursuit et généralise cette tendance selon laquelle ce personnage est de plus en plus sexué, amalgamant la « belle Juive » à une autre figure, celle de la femme fatale. Les auteurs la chargent d'attributs violents et virils, tout en lui attribuant des comportements de séduction supposés appartenir à son sexe. Dans cette optique, Salomé fascine plus que jamais artistes et écrivains, concentrant les stéréotypes de la féminité dangereuse pour l'homme. Cette même époque voit l'antisémitisme se répandre largement et se banaliser, chargeant d'aspects nouveaux la figure de la Juive. *Manette Salomon* des frères Goncourt (1867) est exemplaire de cette évolution : la beauté de la Juive passe de l'érotisme à la sexualité animale associée à l'impur. Le propos, lui, cesse d'osciller entre philosémitisme et antijuïdaïsme pour devenir antisémite.

Il est en phase avec *La France juive* d'Edouard Drumont, dont la publication en 1886 cristallise une rupture. Cet ouvrage, qui connaît 114 éditions la seule année de sa publication, assimile tous les poncifs antijuifs dans une nouvelle idéologie : l'antisémitisme. Drumont amalgame la femme (fatale), la Juive et la thématique du complot pour broser une vision honnie de la modernité en marche dans la société française. Il procède par empilement de références tant historiques que littéraires, en se gardant toutefois de citer les œuvres majeures du premier XIX^e siècle dans lesquelles apparaît la « belle Juive », comme celles d'Honoré de Balzac ou de Walter Scott. C'est qu'à ses yeux, ces représentations sont insuffisamment agressives, incapables de structurer la nouvelle idéologie. Après *La France juive*, les Juives littéraires perdent leurs charmes, s'enlaidissent, ce dont témoignent des portraits haineux comme celui que peint Raoul Bergot dans *L'Algérie telle qu'elle est* (1890).

La quatrième et dernière partie (« Disparitions ») examine et analyse l'évolution de la « belle Juive » depuis l'entre-deux-guerres jusqu'au génocide nazi. Dans la période de l'entre-deux-guerres, la figure de la « belle Juive » connaît un déclin dans la production littéraire, y compris chez les antisémites. Ses rares apparitions se structurent autour de deux moments : les années 1920 avec des personnages philosionistes comme chez Pierre Benoît dans *Le Puits de Jacob* (1925) ou encore des « aventurières » tournées vers la libération de la femme ; et les années 1930, marquées par un antisémitisme exacerbé comme dans *Gilles* (1939) de Drieu La Rochelle, ouvrage dans lequel le caractère congénital de la judéité fait écho aux thèses pseudo-scientifiques de l'ethno-racisme représenté en France par Georges Montandon. Dans ses écrits, ce dernier fait directement référence aux « belles Juives » en préconisant l'ablation nasale pour les enlaidir et limiter les « risques » du métissage. Après la Seconde Guerre mondiale, le génocide nazi pose un interdit majeur sur le discours antisémite et, à quelques exceptions près, la « belle Juive » disparaît de l'imagerie occidentale.

Dans cette traversée de l'histoire de l'archétype, Eric Fournier reprend⁵ et complète une typologie de la « belle Juive », allant de l'Orientale sensuelle à la révolutionnaire valorisée par son engagement politique dans les écrits philosémites, en passant par la réprouvée et la courtisane. Il faut saluer cette enquête archivistique et les conclusions qui en découlent, même si l'on aurait souhaité une approche plus critique à l'égard des

⁵ L.A. Klein, *Portrait de la Juive dans la littérature française*, Paris, Nizet, 1970.

auteurs du premier XIX^e siècle. En s'appuyant sur « l'oubli » d'Edouard Drumont, sur le fait qu'il ne cite dans *La France juive* ni Honoré de Balzac ni Walter Scott, Eric Fournier nous invite à « relativiser l'antisémitisme de ces textes, qui ne sont pas considérés comme tels pour les militants antijuifs de la fin du siècle » (225). Si en refusant de s'enfermer dans une vision binaire – figure antisémite ou philosémite – il restitue, dans une démarche qui se veut non téléologique, la pluralité d'interprétations que cette figure polyphonique inspire à ses contemporains, il se refuse à un regard plus sévère sur les auteurs consacrés. Ce qui l'amène, pour ne se référer qu'au seul exemple de Walter Scott, à juger que « nul antisémitisme n'est perceptible » dans *Ivanhoé*, car l'« échec [de Rebecca la] 'sublime' [...] fait d'elle une figure exemplaire pour les jeunes lecteurs » (68).

C'est ici que se situe notre principale réserve. Car si Eric Fournier nous met justement en garde contre la tentation facile de l'anachronisme, il succombe lui-même à une interprétation édénique notamment de l'œuvre de Walter Scott qu'il tend à ramener à un éloge de la tolérance. Il est vrai que la démarche de l'écrivain britannique, qui rédige *Ivanhoé* en 1819, oscille entre philosémitisme et antijudaïsme. Il n'en demeure pas moins que ces auteurs, en puisant dans un imaginaire ambivalent de représentations communes et stéréotypées, contribuent à perpétuer les archétypes antijuifs, même lorsqu'ils présentent des visions philosémites. Car l'émancipation – lorsqu'elle est assignée - participe aussi d'une forme de domination. En puisant dans un imaginaire oriental, ces écrivains inscrivent leurs œuvres dans les références ethnocentrées de l'orientalisme, courant de pensée, tant « scientifique » qu'imaginaire, qui prône la supposée supériorité occidentale face à l'infériorité orientale. La référence à Edouard Saïd est ici incontournable, singulièrement lorsqu'il nous rappelle que « L'orientalisme est en fin de compte une vision politique de la réalité, sa structure accentue la différence entre ce qui est familier (l'Europe, l'Occident, 'nous') et ce qui est étranger (l'Orient, 'eux') »⁶. C'est de cette étrangeté que la « belle Juive » de Walter Scott, pas plus que les autres, ne peut se dégager. Elle reste, malgré l'amour, victime de sa « race ». Il est bien dommage que la pensée d'Edouard Saïd n'ait pas été davantage prise en compte pour nourrir la réflexion de l'auteur de *La « belle Juive »*.

D'autant qu'Eric Fournier surprend son lecteur en donnant en quelque sorte le sentiment de succomber à une fascination de son objet d'étude. On ne peut, en tout cas, se défendre de ce sentiment lorsqu'on le voit décrire avec émoi une photo de Sarah Blum, modèle pour des photographies grivoises, seule parmi les photographiées à porter un patronyme se référant explicitement à la judéité (138–140). Il en ressort un certain malaise tant les mécanismes littéraires mis en œuvre pour dépeindre la beauté des Juives se retrouvent sous la plume d'Eric Fournier pour décrire et contempler le physique de cette jeune femme, surgie « au milieu de ces clichés obscènes, successions de corps aussi mornes que figés, parfois dans d'improbables et grotesques fornications » (138), telle la Judith de la *Comédie humaine* comparée à « un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous »⁷. Malaise, car comme le dit l'auteur « imaginer des femmes belles et juives n'est pas anodin » (358)...

On regrettera également que l'auteur ne se soit pas engagé dans une approche comparative en utilisant les prismes d'analyse du genre, champ dans lequel s'inscrit pourtant cette étude. Si la « belle Juive » reflète les rapports de domination et de genre qui se

⁶ E.W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'américain C. Malamoud, 3^e éd., Paris, Seuil, (édition originale en anglais 1978) 2005, p. 59.

⁷ H. de Balzac, *Le Médecin de campagne*, Paris, Louis Conard, 1922, p. 241.

jouent dans la sphère sociale, elle n'est pas le seul exemple littéraire de l'altérité féminine. Nous avons vu que la Juive symbolise traditionnellement un trésor jalousement gardé par son père. Mais c'est un destin commun aux femmes, qui représentent d'éternité une valeur marchande, comme objets de transmission de l'héritage au même titre qu'un patrimoine matériel. Nous retrouvons cette idée dans *L'Avare* (1668) de Molière, notamment. La « belle Juive » n'est pas non plus le seul exemple de fantasme de l'altérité, même si elle occupe une place importante du fait de sa présence au sein même de la société européenne. Esméralda ou Carmen en disent long sur les rapports fantasmés de cette domination de l'altérité. Et si la « belle Juive » a presque disparu des représentations populaires, l'interrogation sur le déplacement éventuel du fantasme de l'Autre demeure. On ne peut donc que regretter que l'auteur n'ait pas prolongé sa réflexion sur la transformation de la figure d'altérité en construction dans la société française actuelle. Un nouveau fantasme collectif d'une femme « étrangère » mais présente, « trop » visible mais « voilée », n'est-il pas en fabrication, à la fois cause et produit de la peur, de la fascination, et d'une certaine volonté de domination?⁸

S'il s'appuie sur des études existantes⁹, Eric Fournier, en propose des interprétations nouvelles. Tout en évoquant l'intuition de Sartre qui voit dans cet archétype une figure singulière, il se détache de la définition sartrienne réduisant la « belle Juive » à un symbole strictement sexuel. S'inscrivant dans la lignée de ses prédécesseurs, il confirme cependant le rôle qu'a joué ce motif dans l'expression de l'opinion de leurs auteurs sur les Juifs, dans le contexte des réalités sociales et politiques de leur époque. Celles-ci se lisent entre les lignes, car la « belle Juive » n'est pas une représentation caricaturale du réel. Grâce à une recherche minutieuse dans les archives de la Préfecture de Police de Paris, Eric Fournier nous livre avec brio les résultats de son enquête sur l'existence de la « belle Juive » dans la société du XIX^e à la première moitié du XX^e siècle. C'est là que réside son principal apport à la compréhension de l'archétype. En résulte une conclusion sans appel : la « belle Juive » est une image purement fantasmatique. Un constat qui n'est ni anodin ni négligeable dans un temps où la figure de l'étranger est brandie et stigmatisée, et qui nous invite à nous interroger plus largement sur la place de l'Autre dans nos sociétés.

Ewa Maczka (Paris)

⁸ On se référera avec intérêt aux travaux de Nacira Guenif Souilamas. Voir notamment : *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset/Le Monde, 2000 ; « Genre et ethnicité : un mariage forcé ? Les résonances sociales et symboliques des Français d'ascendance migrante nord-africaine en France », dans M. Potvin, P. Eid & N. Venel (éds.), *La deuxième génération issue de l'immigration. Une comparaison France-Québec*, Québec, Athena Editions, 2007. Rappelons aussi que la femme de la société dominante, comme figure d'altérité, a également fait son apparition dans les écrits d'écrivains issus de groupes « minoritaires ». Voir notamment : A.M. Mangia, « Les rôles féminins dans les romans 'beurs' », dans Ch. Bonn, *Littératures des immigrations. 1 : Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 51–61.

⁹ E.S. Badia, « Histoire d'une beauté idéale ou un certain reflet de la femme juive à travers la littérature française du XIX^e siècle », *Le Combat pour la diaspore*, n° 8, 1982, p. 49–58 ; L. Bitton Jackson, *Madonna or Courtesan? The Jewish Woman in Christian Literature*, New York, The Seabury Press, 1982 ; M. Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale*, Paris, Grasset, 1993 ; L.A. Klein, *Portrait de la Juive dans la littérature française*, op. cit. ; F. Krobb, « La belle Juive: cunning in the men and beauty in the women », *The Jewish Quarterly*, vol. 39, n° 3, 1992, p. 5–10 ; E. Maczka, « La 'belle Juive', avatars d'une figure de l'Autre en littérature française », *Studia Judaica Cracoviensia*, vol. 8, 2010, p. 77–92 ; S. Tank-Topper, « Un lieu pour la rencontre. Essais sur la figure de la 'belle Juive' dans la littérature européenne », *Les nouveaux cahiers*, n° 129, 1997, p. 28–36.